Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 88 (1943)
Heft: 10

Artikel: L'art de la guerre de Napoléon à nos jours
Autor: Lecomte
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342212

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

88e année No 10 Octobre 1943

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Pour l'Etranger :
1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

Prix du numéro : fr. 1.50.

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Avenue de la Gare 33, Lausanne Compte de chèques post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A. — Rue Neuve, 1 — Lausanne

L'art de la guerre de Napoléon à nos jours

Le livre le plus vivant que je connaisse sur l'art de la guerre a été publié en 1937 par deux officiers américains, sous le titre *If war comes*. Une édition française, intitulée : *Si la guerre éclatait*, a paru en 1938. Tant les auteurs que le traducteur dans son avant-propos affirment que « la guerre est un art qui, comme tous les autres, obéit à des principes immuables ». Mais lorsqu'il s'agit de définir ces principes, les auteurs sont moins affirmatifs. Nous apprenons qu'en 1937, les règlements de l'armée des Etats-Unis en reconnaissent neuf, tandis qu'un écrivain anglais récent n'en reconnaît qu'un seul bon : concentrer des forces supérieures sur le point décisif. De là à dire qu'il n'y en a pas, la marge n'est plus bien grande. Les auteurs de *Si la guerre éclatait* ne vont pas aussi loin ; ils s'efforcent sans y parvenir, à mon avis, de

démontrer qu'il y en a trois : la concentration, l'offensive et la sûreté.

Ils ont vu plus juste en proclamant, quelques pages plus loin, que : « Avant 1914, la guerre n'avait connu, d'une manière générale, que des opérations se déroulant sur le sol et la surface de la mer. Elle ne connaissait que deux dimensions. L'aéroplane et le sous-marin transportèrent la guerre dans la troisième dimension et ouvrirent, de ce fait, une ère nouvelle. Le plus grand changement technique à l'art de la guerre sera apporté par le développement remarquable de la puissance aérienne, et celui qui veut étudier la guerre de l'avenir se trouve aujourd'hui en face d'une arme dont les progrès techniques ont été accomplis depuis 1918. Ils citent à ce propos un mot du maréchal Pétain : « L'action directe cherche à atteindre moins les forces armées que les sources de puissance » et ajoutent : « L'aviation seule peut frapper ainsi ».

La guerre actuelle a confirmé ces prévisions et les a même dépassées sur bien des points. Avant de parler de cette guerre, je crois utile de revenir sur la genèse des principes dits immuables.

Lorsqu'on parle d'art de la guerre, deux noms viennent immédiatement à l'esprit de tout militaire : ceux de notre compatriote Jomini et du Prussien Clausewitz. Tous deux ont émis, à ce sujet, des principes qui ont été, pendant tout le XIXe siècle, considérés comme immuables, mais que les guerres du XXe ont sérieusement battus en brèche.

Il y a lieu de remarquer tout d'abord que, tant Jomini que Clausewitz, n'ont traité qu'une partie du sujet, tel qu'il se présente aujourd'hui. Tirant leurs enseignements des guerres de Frédéric et de Napoléon — ils avaient tous deux pris part à ces dernières — ils ont traité presque uniquement de la guerre sur terre, la seule que ces deux grands capitaines aient pratiquée. On ne peut pas leur faire un grief de n'avoir prévu ni le sous-marin, ni l'avion. On peut cependant leur reprocher

de n'avoir pas fait ressortir l'influence des opérations navales sur les opérations terrestres, influence qui aujourd'hui, saute aux yeux tandis qu'alors elle ne s'exerçait qu'indirectement. La victoire terrestre d'Austerlitz avait éclipsé la défaite navale de Trafalgar. En fin de compte, c'est cependant peut-être la maîtrise des mers de l'Angleterre qui a été la principale cause de la défaite finale de Napoléon.

Je ne m'attarderai pas sur Clausewitz. D'abord parce que les principes qu'il émit, bien que présentés sous une forme assez différente, s'écartent, dans le fond, fort peu de ceux de Jomini. Ensuite, parce que je n'ai pas su trouver dans son ouvrage *Vom Kriege*, une seule ligne sur les opérations navales. On sait d'ailleurs que Clausewitz est mort en 1831, après une courte maladie, laissant son grand ouvrage inachevé. Il a été publié quelques années après sa mort, par sa veuve et présente bien des lacunes. Esprit philosophique, Clausewitz n'aurait certainement pas manqué de les combler. Une note rédigée par lui peu avant sa mort en témoigne. S'il avait vécu aussi longtemps que Jomini, il nous aurait probablement donné des vues profondes sur le développement futur de l'art de la guerre.

Jomini a publié en 1805, à l'âge de 26 ans, la première édition de son *Précis de l'Art de la guerre*. La dernière édition, mise au point par l'auteur lui-même est de 1854. Elle contient un assez long chapitre, plutôt historique, sur les expéditions d'outre-mer, et un autre sur les « descentes » que nous appellerions aujourd'hui débarquements.

Avec les moyens dont on disposait alors, ce genre d'opérations n'inspirait à Jomini qu'une confiance médiocre. Au cours de l'histoire moderne, elles avaient, en effet, rarement obtenu d'importants résultats.

D'autre part Jomini, esprit éminemment pratique, s'est beaucoup préoccupé, dans les dernières années de sa longue vie (il vécut jusqu'en 1869) de l'influence que les inventions modernes : chemins de fer, navigation à vapeur, télégraphie

électrique, etc., auraient sur l'art de la guerre. N'ayant pas réussi, vu son grand âge, à compléter, dans ce sens, son édition de 1854, il pria mon père, son biographe, de s'en charger. Cette nouvelle et dernière édition, plusieurs fois remise sur le chantier, ne parut qu'en 1894, il y a presque un demi-siècle. Elle ne diffère de la précédente que par quelques notes et un assez long chapitre final. Le sens de ce dernier est que le développement de la technique ne change pas les grands principes de l'art de la guerre, mais seulement les modalités de leur mise en pratique.

La théorie de Jomini peut se résumer comme suit :

La guerre est un grand drame, dans lequel mille causes morales ou physiques agissent plus ou moins fortement et qu'on ne saurait réduire à des calculs mathématiques.

Il existe cependant un petit nombre de principes fondamentaux, dont on ne saurait s'écarter sans danger et dont l'application a été presque en tout temps, couronnée de succès.

Ces principes sont :

1° Porter par des combinaisons stratégiques le gros des forces d'une armée successivement sur les points décisifs d'un théâtre de guerre, et autant que possible sur les communications de l'ennemi sans compromettre les siennes.

2° Manœuvrer de manière à engager ce gros des forces contre des fractions seulement de l'armée ennemie.

3° Au jour de la bataille, diriger également, par des manœuvres tactiques, le gros de ses forces sur le point décisif du champ de bataille, ou sur la partie de la ligne ennemie qu'il importerait d'accabler.

4° Faire en sorte que ces masses ne soient pas seulement présentes sur le point décisif, mais qu'elles y soient mises en action avec énergie et ensemble.

L'art consiste à bien reconnaître les points décisifs.

En tactique, le point décisif d'un champ de bataille se détermine :

1° Par la configuration du terrain.
2° Par la combinaison des localités avec le but stratégique.
3° Par l'emplacement des forces respectives.

En stratégie, le but de la guerre détermine le point décisif, autrement dit l'objectif. Ce sera ordinairement la capitale ennemie. Le moyen de l'atteindre sera généralement la destruction de l'armée ennemie.

Ne rien négliger pour s'instruire de la position approximative des forces ennemies, puis fondre avec la rapidité de l'éclair, soit sur le centre de cette armée si elle était divisée, soit sur celle des deux extrémités qui conduirait le plus directement sur ses communications, la déborder, la couper, l'entamer, la poursuivre à outrance, enfin ne la quitter qu'après l'avoir anéantie ou dispersée. Voilà ce que toutes les premières campagnes de Napoléon indiquent comme un des meilleurs systèmes de guerre. L'abus que Napoléon en fit plus tard, en l'appliquant aux immenses distances et aux contrées inhospitalières de la Russie ne saurait, ajoute Jomini, détruire les avantages réels qu'on peut en attendre lorsqu'on sait imposer une limite à ses succès et mettre ses entreprises en harmonie avec l'état respectif des armées et des nations voisines.

Cette dernière remarque montre que Jomini lui-même ne considérait pas ses principes comme immuables et faisait des réserves sur leur application à d'autres théâtres de guerre que ceux de Frédéric et de Napoléon, à l'exclusion de la Russie.

Personne ne conteste la justesse des principes de Jomini, mais, à force d'être répétés, ils sont devenus presque des lapalissades sans grande utilité pratique pour la conduite des armées dans la guerre actuelle.

Le général français Camon, dans son livre : *Comment apprendre l'art de la guerre*, paru en 1928, donne encore, comme Jomini, l'étude des campagnes de Frédéric et de Napoléon comme le guide le plus sûr. Il écrit dans son avant-

propos : « Pour apprendre l'art de la guerre, la meilleure méthode est l'étude critique des campagnes des grands capitaines et notamment de celles du plus grand de tous : Napoléon. L'étude de ces dernières pourrait même à la rigueur suffire. » Son chapitre final : « La catastrophe de Tannenberg » porte en sous-titre « application de la manœuvre napoléonnienne à une situation de la guerre mondiale ». Dans ce livre, d'ailleurs fort intéressant, on chercherait vainement un mot concernant l'influence de l'avion, du char, ou du sous-marin sur l'art de la guerre.

Et pourtant, du chef d'Etat à l'homme de la rue, chacun a aujourd'hui le sentiment très net qu'il y a quelque chose de changé, et même bien des choses, non seulement depuis l'époque napoléonnienne, mais aussi depuis Tannenberg. Mais en quoi consistent ces changements et quels en sont les causes et les effets, cela est généralement moins clair. C'est là-dessus que je voudrais, sans prétendre aucunement épuiser le sujet, projeter un peu de lumière.

Une première constatation s'impose. Frédéric, Napoléon et leurs adversaires conduisaient des armées de métier, dont l'effectif ne dépassa jamais quelques centaines de mille hommes. A l'exception de la Prusse de 1813, l'effort de la nation était généralement très limité.

Aujourd'hui, on ne mobilise pas seulement tous les hommes en âge de porter les armes, mais les adolescents, les vieillards et les femmes et toutes les ressources de la nation. L'art de conduire les armées ne constitue plus qu'une assez faible partie de l'art de faire la guerre. Des chefs d'Etat l'ont faite ou la font avec succès dont l'instruction militaire fut nulle ou à peu près : Clémenceau, Hitler, Mussolini, Roosevelt. Peut-être aucun d'entre eux n'a-t-il jamais étudié, ni même lu Jomini ni Clausewitz. Il faut donc bien en conclure que le propos du général Camon est nettement dépassé par les événements. Il serait d'ailleurs étrange qu'une guerre totale, à laquelle la nation entière participe avec toutes ses forces,

armées de terre, de mer et de l'air et ses ressources de tout genre pût être conduite d'après les règles formulées autrefois pour les guerres sur terre ferme, entre armées de métier.

Il est inutile de se perdre en longues considérations sur les causes de ce changement radical. On peut les résumer en un mot : progrès. Progrès des connaissances humaines en général, faisant que la nation entière s'intéresse à la guerre. Progrès de la science et de l'industrie, fournissant constamment de nouveaux moyens de production, de transport et de destruction, dont toute nation en guerre doit, sous peine de mort, tirer le plus grand parti possible.

Quelqu'un a écrit qu'une seule mitrailleuse aurait pu, sur le champ de bataille de Waterloo, changer le sort de l'Europe. Par analogie, on peut dire aujourd'hui qu'un belligérant qui n'aurait ni un avion, ni un char, ni un sous-marin serait perdu d'avance, quelle que puisse être sa supériorité numérique. Il en résulte que la mise au point, la production, le transport et l'entretien du matériel de guerre, ainsi que l'instruction, l'organisation et l'éducation des troupes, jouent aujourd'hui un plus grand rôle dans l'art de la guerre que la conduite même des armées.

* * *

Les guerres du XIXe siècle étaient encore des guerres napoléonniennes. A part celle de Crimée, la marine y joua un rôle fort restreint. Les batailles décisives se livrèrent en bonne partie dans les mêmes régions que celles de Napoléon dont les principes furent appliqués en 1859, 1866 et 1870 avec plus ou moins de succès. Chacune de ces guerres vit quelque perfectionnement dans l'armement de l'infanterie, de l'artillerie et de la cavalerie, par conséquent, dans leur emploi sur le champ de bataille. De nouveaux moyens de transport et de liaison donnèrent plus de souplesse et de vitesse aux déplacements des troupes ainsi qu'à la transmission des ordres et rapports.

Aucune invention sensationnelle ne vint saper à leur base les immuables principes.

Même au début du XXe siècle, le guerre russo-japonaise fut dominée par les anciennes méthodes. L'infanterie continua à être, avec l'aide des autres armes, la reine incontestée des batailles.

La guerre de 1914-1918 fut encore, au début, du modèle napoléonien, en plus grand format. Je rappelle, par exemple, le chapitre du général Camon sur Tannenberg. La manœuvre de Moltke pour l'invasion de la France, si elle n'avait pas finalement échoué sur la Marne, aurait été vantée comme une manœuvre napoléonienne adaptée aux moyens de combat, de liaison et de transport.

Au cours de la guerre, la situation se modifia sous bien des rapports. Pendant les trois premières années, à part le hors-d'œuvre japonais de Tsing-Tan, la guerre fut essentiellement européenne et terrestre. C'est à partie de 1917 qu'elle devint vraiment mondiale, par l'entrée en guerre des Etats-Unis. C'est alors seulement que la maîtrise des mers devint décisive. C'est aussi alors que l'importance, pour cette maîtrise, d'un élément nouveau : le sous-marin, devint évidente. Pour lutter contre ce nouveau moyen de combat, il fallait nécessairement des méthodes nouvelles, dont la connaissance était indispensable aux grands chefs de guerre et dont ils auraient vainement cherché trace dans les ouvrages de Jomini ou de Clausewitz.

Un autre élément nouveau, strictement terrestre, se révéla au cours de la guerre : le char. Il eut une grande part à la victoire finale des Alliés, mais plutôt en confirmation d'un des grands principes, qui veut qu'à la guerre le moral domine le matériel. Le succès du char fut surtout d'ordre moral ; les effets matériels de ces engins sourds et presque aveugles restèrent faibles lorsque l'effet moral ne provoqua pas la panique chez l'adversaire.

On peut en dire autant d'un autre moyen apparu pendant

la guerre : les gaz. Une fois la surprise morale et technique surmontée, ils ne changèrent rien d'essentiel à la manière de faire la guerre.

Le rôle de l'aviation, très modeste en 1914, avait beaucoup augmenté au cours de la guerre. De simple moyen d'observation elle était devenue un moyen de combat. Mais comme les chars et les gaz, elle restait un moyen auxiliaire. C'étaient encore, comme au temps de Napoléon, l'infanterie et l'artillerie qui gagnaient les batailles.

En dehors de la bataille, l'influence de ces nouveaux moyens était plutôt négative, une fois l'effet de surprise surmonté. Elle se traduisait, ce qui peut sembler paradoxal, par un ralentissement des opérations. La préparation de la bataille était ralentie par le camouflage, imposé par l'aviation annemie. L'exploitation de la victoire était assez vite enrayée par la mobilité et la force combative augmentées des réserves ennemies.

D'une manière générale, on pouvait encore soutenir en 1918, que, le sous-marin mis à part, il n'y avait rien d'essentiel de changé aux principes napoléoniens. Les guerres-éclairs de 1939 et 1940 ont été pour beaucoup de gens et même pour beaucoup de généraux, une surprise dont ils ne sont pas encore revenus ; pour d'autres, une révélation dont on ne peut encore qu'incomplètement prévoir les conséquences.

Il est incontestable que les armées allemandes ont appliqué en 1939 et 1940 des méthodes entièrement différentes de celles de 1914-1918. Ces méthodes étaient basées essentiellement sur l'emploi de l'avion et du char, non plus comme moyens auxiliaires, mais comme moyens essentiels de combat et de transport ; en mer, elles reposaient sur l'utilisation maximum des sous-marins.

Au début, la guerre était exclusivement européenne et presque uniquement continentale. La puissance maritime de l'Angleterre n'a pas pu empêcher l'Allemagne de battre tous ses adversaires continentaux. En 1940, l'entrée en guerre de

l'Italie a transporté la guerre en Afrique, où la maîtrise des mers a permis à l'Angleterre de reprendre peu à peu le dessus. Mais ce n'est que lorsque le Japon et les Etats-Unis ont été entraînés dans le conflit que la guerre est devenue vraiment mondiale. Par l'entrée en guerre des Etats-Unis, séparés de l'un de leurs adversaires par l'Océan Pacifique et des autres par l'Atlantique, les opérations navales ont pris une importance égale, sinon supérieure, à celle des opérations terrestres.

Je ne me sens pas compétent pour parler longuement de ces opérations. Il suffit de remarquer que le sous-marin et l'avion en ont totalement changé le caractère. Les batailles navales ne se livrent plus entre escadres de grosses unités, mais entre une multitude d'avions, de porte-avions, de sous-marins, de corvettes, de torpilleurs et de croiseurs légers, appuyés parfois par de rares croiseurs lourds ou cuirassés de ligne. Même une supériorité écrasante en vaisseaux de surface, grands et petits, n'assure pas la maîtrise des mers, tant que les avions ennemis survolent les flots et que les sous-marins se cachent dessous. Sans cette maîtrise, le transport d'armées et leur ravitaillement à travers les océans est à la merci du hasard. L'avion et le sous-marin ont révolutionné la guerre des mers. Et pour gagner la guerre mondiale sur terre, il faut d'abord la gagner sur mer. Ce n'est d'ailleurs là qu'une vieille vérité, qui date des guerres puniques et même de plus loin. Les victoires terrestres des XVIIIe et XIXe siècles l'avaient fait oublier. La présente guerre lui a rendu toute son actualité.

* * *

En résumé, les progrès de la science et de l'industrie ont, dans les quarante-trois premières années du XXe siècle, considérablement modifié, je dirai presque révolutionné l'art de la guerre. Celle-ci ne se fait plus entre armées seulement, mais entre peuples, avec toutes leurs ressources. La mise en œuvre de ces ressources est devenue plus difficile et

plus importante que la conduite des armées. On peut donc parler, sans exagérer, de guerre totale. Pour la diriger, les hommes d'Etat, s'ils ont l'envergure nécessaire, sont mieux qualifiés que les militaires de carrière, dont l'horizon est presque forcément restreint. Pour les uns comme pour les autres, il est encore aujourd'hui fort utile de lire et de méditer ce que Jomini et Clausewitz ont écrit sur la politique militaire et la philosophie de la guerre. Mais cela ne suffit pas pour ce que j'appellerai le métier de la guerre. Dejà Napoléon a dit qu'une armée doit changer sa tactique tous les dix ans. Il est donc aujourd'hui inutile de vouloir chercher dans Jomini ou Clausewitz des règles pour la bataille, ni même pour la stratégie, c'est-à-dire pour la préparation et l'exploitation de la bataille.

Je n'ai pas la prétention de vouloir poser ici les principes de la stratégie et de la tactique de 1943. Je voudrais simplement faire ressortir quelques-uns des changements essentiels que les progrès de la science et de l'industrie ont apportés dans ces domaines.

En stratégie, un des premiers principes a toujours été de chercher à placer l'adversaire dans des conditions défavorables pour la bataille décisive. Le plus sûr moyen pour cela était d'agir, par d'habiles manœuvres, sur ses communications, sans exposer les siennes propres. C'est ce que, par exemple, Napoléon a su faire à Marengo, en 1800 à Ulm, en 1805, à Iena, en 1806 ; de même, Moltke en 1870. Aujourd'hui, pour atteindre ce but, la manœuvre n'est plus nécessaire. Le sous-marin en mer et l'avion dans les airs permettent de frapper l'adversaire partout, non seulement sur ses communications, mais sur ses bases et ses centres de production aussi efficacement que sur le front de bataille.

On peut même dire que dans la période actuelle de la guerre, l'action destructrice vise, de part et d'autre, les centres de production et les moyens de transport plus que les troupes elles-mêmes. Churchill a déclaré, probablement avec

raison, que le sous-marin, qui n'a aucune action directe sur les armées de terre, était l'adversaire le plus dangereux pour les Alliés. Sans aller aussi loin en ce qui concerne l'aviation, on peut supposer que les dommages qu'elle a causés aux usines allemandes ont été pour beaucoup dans les défaites de Russie, de Tunisie et de Sicile.

Il semble donc que l'art du stratège consiste aujourd'hui à coordonner le mieux possible l'action de ses forces de terre, de mer et de l'air, plutôt qu'à monter d'habiles manœuvres sur terre ferme. En particulier, par l'aviation, il réalisera l'enveloppement vertical qui dispensera les troupes de terre de rechercher l'enveloppement horizontal et leur permettra de livrer des batailles frontales avec de bonnes chances de succès.

Quant à la bataille elle-même, l'aviation y complétera fort utilement la préparation d'artillerie en ajoutant au bombardement horizontal le bombardement vertical des positions ennemies, par des projectiles de tous calibres. En outre, l'aviation agira en profondeur en débarquant à l'intérieur des positions des détachements de parachutistes et de troupes aéro-portées.

Les chars, liés au terrain, joueront, en règle générale, un rôle moins important que l'aviation dans la bataille elle-même. Dans un terrain favorable à leur action, ils joueront le rôle essentiel ; dans un terrain très coupé, ils seront à peu près inutilisables.

L'exploitation de la victoire par la poursuite, qui incombait autrefois surtout à la cavalerie, est devenue l'affaire des chars et de l'aviation. Il saute aux yeux qu'une troupe qui bat en retraite à l'allure de 4 km. est en bien mauvaise posture lorsqu'elle est poursuivie par des chars roulant dix fois et des avions volant cent fois plus vite. De ce fait, la poursuite qui, dans l'autre guerre, était presque toujours bloquée au bout de quelques kilomètres, permet d'exploiter à fond la rupture du front, d'en encercler les tronçons, d'immobiliser les réserves, de bouleverser les liaisons, bref de rendre toute résistance

organisée impossible. Cela s'est vu après presque chaque victoire dans la guerre actuelle. Il y a cependant lieu de remarquer que la cavalerie française en a fait autant après Iena et la cavalerie prussienne après Waterloo. Tout n'est donc pas changé dans l'art de la guerre.

Celui qui voudrait aujourd'hui écrire un Traité de l'Art de la guerre ne pourrait pas jeter par-dessus bord les théories du XIXe siècle ; il devrait cependant les adapter largement aux circonstances du temps. Et il ferait peut-être œuvre inutile, car son ouvrage risquerait fort, avant même de sortir de presse, d'être dépassé par quelque nouveau « progrès » de l'industrie de guerre. Dans l'art de la guerre, il y a quelques vérités anciennes qui se vérifient sans cesse ; il n'y a, strictement parlant, rien d'immuable.

Colonel LECOMTE.